

LE LECTEUR N'EST PLUS CE QU'IL ÉTAIT

Les chiffres le montrent : on ne lit pas moins, mais on lit autre chose. Développement personnel, comics ou « feel good books » mettent aujourd'hui à mal la suprématie du roman.

Par Nathalie Crom

Illustrations Jean Jullien pour Télérama

Un peu, beaucoup, passionnément... Egrenant toutes les nuances de l'engouement, les Français sont 88 % à se déclarer lecteurs, selon le sondage bisannuel dont le Centre national du livre (CNL) vient de révéler les résultats (lire encadré). Voilà de quoi, peut-être, mettre un peu de baume au cœur de l'édition française, confrontée l'an dernier à un marasme des ventes qui ne fait que perpétuer une longue contraction entamée depuis une décennie. En 2018, celles-ci ont baissé de 1,7 % en valeur, « avec un bilan particulièrement négatif pour la rentrée littéraire, et plus largement pour la littérature », constatait cliniquement le magazine professionnel *Livres hebdo* en publiant cette statistique morose 1. Relevant par ailleurs une production globale stable – 68 121 nouveautés, tout de même... – et un fléchissement du chiffre d'affaires de tous les secteurs éditoriaux, à l'exception des ouvrages pour la jeunesse et du poche. Ce dernier se taille même la part du lion parmi les

best-sellers tous formats confondus de l'année, avec trente-deux titres dans le top 50, au lieu de la vingtaine habituelle. Dans ce climat froid, le fait que près de neuf personnes interrogées sur dix déclarent lire un peu, moyennement, beaucoup, n'est-il pas une bonne nouvelle ? Si, plutôt, mais à condition d'accepter d'en finir avec le réflexe d'associer lecture et littérature. Parmi les enseignements de l'enquête Ipsos dont il est le commanditaire, Vincent Monadé, le président du CNL, relève « la grande force de la bande dessinée, et, au sein de ce secteur, la progression continue du manga et surtout des comics, devenus la nouvelle locomotive du genre », ainsi que la belle santé « de la fantasy et de toutes ses déclinaisons ». Deux créneaux portés par un lectorat jeune : car, « oui, les jeunes lisent ! C'est même le segment de population qui, avec les femmes, progresse le plus selon les résultats de l'enquête ». Simplement, ils lisent des ouvrages qui échappent quelque peu à l'observateur dont les yeux restent rivés, par habitude, sur les ventes de romans contemporains. »

Rousseau, la mélancolie, la poésie contemporaine...
L'historien des idées et psychiatre Jean Starobinski
a exploré de nombreux domaines du savoir.
En penseur libre, fin connaisseur des Lumières.

C'était en 1953, Staline venait de mourir, la guerre froide battait son plein. Dans le domaine de la culture, elle faisait s'affronter les partisans d'une littérature dite « engagée » et ceux qui militaient pour un retour aux valeurs éternelles de l'art et de la littérature. Apparut alors, dans une collection que Chris Marker venait de créer au Seuil, *Ecrivains de toujours*, l'ouvrage d'un jeune universitaire de Genève consacré à Montesquieu. Jean Starobinski s'empara du profil de médaille de notre législateur national, et en fit une pensée en mouvement, un philosophe du bonheur d'être pour qui le plaisir de l'esprit était l'achèvement du plaisir des sens. Une révélation vite oubliée : *L'Esprit des lois*, même revivifié, peine à susciter les passions.

Jean Starobinski, disparu le 4 mars, était né en 1920 à Genève dans une famille juive originaire de Pologne. Il avait suivi l'enseignement de la fameuse école suisse de littérature, qui, dans l'Europe occupée, avait servi de sauvegarde contre les exclusions et le fanatisme. En compagnie de Marcel Raymond, d'Albert Béguin, de Pierre Jean Jouve, de l'abbé Journet, il avait traduit Kafka, préfacé Stendhal, écrit dans la revue *La Suisse contemporaine* sur les poètes français clandestins exprimant « une fraternité pleine de colère et d'amour ». On apprit aussi que le brillant étudiant en lettres classiques avait suivi des études médicales. Qu'il avait longtemps hésité entre l'enseignement de la littérature et la pratique de la médecine, pour finalement décider de faire les deux. « *J'ai un peu voyagé. Mais mon travail médical m'a fait voir littéralement un autre pays. Je lui dois beaucoup et d'abord de ne plus juger les choses du point de vue exclusif de la littérature, comme je le faisais à 20 ans. Je ne doute pas que l'écrivain n'exprime une expérience complète de la condition humaine. Mais enfin, l'expérience artistique n'est pas la seule qui compte : le langage a d'autres voix pour transformer l'horizon de notre vie.* » Starobinski n'a jamais enfermé la littérature dans son propre fonctionnement.

Il part aux Etats-Unis en 1953 et enseigne trois ans à l'université John Hopkins de Baltimore. Lorsqu'il revient en Europe, il est interne à l'hôpital psychiatrique de Cery, près de Lausanne, et professeur d'histoire des idées à l'université de Genève. Il rédige deux thèses. Celle de médecine porte sur *L'Histoire du traitement de la mélancolie des origines à 1900*; celle de littérature sur *Jean-Jacques Rousseau, la transparence et l'obstacle*. Entre les deux s'imposent des questions communes que l'œuvre de Starobinski ne cessera d'interroger. Les domaines de la vie intérieure et leurs confrontations avec la réalité externe; le rôle des masques et des mythes, et la façon dont la création littéraire s'en empare, les relations entre le savoir scientifique et les autres modes de pensée et d'action sur le réel. Il analyse l'histoire des sciences avec l'imagination d'un écrivain et l'histoire de la littérature avec la rigueur d'un savant.

Nous sommes alors dans le dernier moment du siècle, où l'activité littéraire fit une pause pour se prendre elle-

même pour sujet. Certains parlaient de « nouvelle critique », d'autres de « démon de la théorie » et les esprits chagrins de « nouvelle imposture ». Des penseurs aussi différents que Roland Barthes, Umberto Eco, Michel Foucault, Jean-Pierre Richard ou Gérard Genette proposaient de nouveaux regards, souvent divergents, volontiers polémiques sur l'essence de la création, en s'appuyant surtout sur la relecture des classiques, redevenus, enfin, les objets d'enjeux contemporains. On s'empoignait sur Racine, on s'écharpait sur Flaubert; on prenait la littérature au sérieux.

Sur ce champ de bataille, Jean Starobinski occupait une place à part. D'abord parce qu'il privilégiait l'histoire, cette grande absente des constructions structuralistes. Dans *L'Œil vivant* (1961) comme dans *L'Invention de la liberté* (1964), il met en œuvre deux manières de la lire. Une histoire des idées qui décrit pas à pas le basculement intellectuel et sensible des hommes des Lumières, de la théologie de la Chute à la réhabilitation de la nature humaine; et une histoire du regard, de ses pouvoirs et de ses maladies à travers des lectures de Corneille, Racine, La Bruyère, Rousseau et Stendhal.

La diversité des sujets choisis par Starobinski pourrait donner l'impression d'un éclectisme fiévreux. Si la mélancolie, son histoire, ses manifestations littéraires et artistiques occupent une place centrale, il a aussi publié les recherches de Saussure sur les anagrammes (*Les Mots sous les mots*, 1976), les aventures scientifiques et littéraires du couple de concepts action et réaction, un livre capital sur *Montaigne en mouvement*; un autre sur les liens, au XVIII^e siècle, entre l'usage de la civilité, l'éloge de la civilisation et les arts de la flatterie; un autre encore sur le regard de Diderot, critique d'art. Ces approches convergent pourtant en un même point. Qu'il interroge les classiques, les théories et les pratiques médicales, l'iconographie révolutionnaire ou la poésie contemporaine, il essaie de répondre à la question : Qu'est-ce qu'interpréter ?

L'immense lecteur qu'était Starobinski ne se posait pas qu'une question esthétique ou scientifique. S'il y a un problème de l'interprétation, il est philosophique, et aussi politique : que pouvons-nous savoir de l'autre, comment ce savoir peut-il être vrai et comment est-il déformé par ce que nous sommes ? Comment se relier à l'autre lorsque nous ne saisissons que ses apparences et que nous sommes trompés par les mythes et les conventions sociales ? Tel est l'enjeu de *La Relation critique*, le grand ouvrage sur l'interprétation, aux confins de la médecine, de la critique littéraire, de la psychanalyse et de la philosophie, qu'il publia en 1970. Il y construisait les éléments d'une morale critique de l'interprétation qui dépassaient la « simple » relation du lecteur et de son livre.

Preuve d'une impressionnante cohérence, on retrouvait dans l'œuvre de l'homme mûr les interrogations du jeune homme. Quarante ans auparavant, à l'âge de 20 ans, dans une revue suisse, il affrontait la victoire nazie en Europe et cherchait à analyser les symptômes d'un effondrement de l'esprit des Lumières : « *Le destin de l'esprit a été de poursuivre inlassablement son travail contre les masques jusqu'au point où il ne peut plus saisir ni Moi, ni le Monde. Les classiques, dans leur optimisme, croyaient que l'esprit était entre leurs mains comme une arme qui ferait tomber les masques et triompher une inaltérable et massive vérité; les modernes s'aperçoivent que le monde n'a pas été démasqué, mais désintégré.* » Starobinski nous a donné des outils pour tenter de le reconstruire ●

Par Pierre Lepape
 Photo Manuel Braun



» Ce même observateur décillé est amené également à mettre en parallèle la recherche d'épanouissement, citée comme une des principales raisons de lire par près du tiers des personnes sondées (et 36% des femmes), et « la croissance du secteur du développement personnel, spectaculaire, surtout parmi les catégories socio-professionnelles peu favorisées », souligne Vincent Monadé. Il s'agit manifestement de l'expression d'un mal-être, et d'une aspiration à trouver des recettes pour aller mieux ». Ce malaise individuel et collectif profite également aux « feel good books », ces romans populaires « qui font du bien ». Paru en 2015 aux éditions Eyrolles, le plus fameux d'entre eux, *Ta deuxième vie commence quand tu comprends que tu n'en as qu'une*, de Raphaëlle Giordano, s'est vendu depuis à plus de 2 millions d'exemplaires en France, dont quelque 540 000 l'an dernier encore. L'épidémie des feel good books fait l'affaire de quelques-un(e)s (Aurélié Valognes, Agnès Martin-Lugand...), dont les livres figurent auprès de ceux de Guillaume Musso, Joël Dicker, Harlan Coben ou Marc Levy dans le classement des meilleures ventes romanesques de 2018. Mais elle favorise le phénomène de la concentration du marché autour de quelques titres (ce qu'on appelle la best-sellerisation). Et donc le rétrécissement de la diversité des lectures, et la déshérence corollaire dont souffre désormais un large pan de la littérature française contemporaine – hors ses valeurs sûres et ses plus grands noms, de Patrick Modiano à Jérôme Ferrari, de Delphine de Vigan à Annie Ernaux.

Voilà donc des centaines de livres qui paraissent chaque année, promis à ne pas faire parler d'eux, à être vendus à quelques milliers (au mieux...), voire quelques centaines d'exemplaires. A ce désintérêt qui semble s'accroître avec les années, les éditeurs ont paradoxalement répondu en multipliant les titres proposés. De quoi donner raison à Jérôme Lindon (1925-2001), le mythique fondateur des édi-

tions de Minuit, remarquant mi-ironique, mi-inquiet, que « l'édition est le seul secteur de l'économie qui répond à une baisse de la demande par une hausse de l'offre »... Cet accroissement de l'offre, le sociologue et spécialiste des pratiques culturelles Olivier Donnat l'attribue surtout à la multiplication des très petites maisons d'édition 2 – un phénomène rendu possible par les progrès techniques et les faibles coûts de fabrication d'un livre – et des ouvrages aux ventes quasi confidentielles, « au détriment exclusif des livres intermédiaires (vendus entre 10 000 et 100 000 exemplaires) ». Or ce sont ces livres-là, précisément, qui ont longtemps constitué la chair même de la vie littéraire. Après une année 2017 unanimement jugée désastreuse en termes de ventes, et un automne 2018 de la même eau, on en est au point où il n'est plus rare d'entendre un éditeur envisager même comme souhaitable la fin de l'institution française qu'est la rentrée romanesque d'automne, et sa concentration de publications.

Dans son ouvrage *Sociologie de la lecture*, l'universitaire Claude Poissenot décrit finement, et en l'inscrivant dans le temps long du xx^e siècle, le phénomène de désaffection de la lecture littéraire. Lentement mais sûrement évincée des pratiques culturelles favorites des élites sociales, de ce fait tombée de son piédestal d'activité de loisir à haute valeur ajoutée symbolique, et concurrencée au fil des décennies par la démultiplication des offres de divertissements en tous genres. Aujourd'hui, elle doit, qui plus est, affronter ces formidables pourvoyeurs de fictions et de romanesque en séries que sont les écrans, de la télévision aux plateformes de VOD telles Netflix, Amazon et autres. Sans qu'on dispose encore de statistiques fiables pour étayer cette certitude, nombre d'éditeurs n'en imputent pas moins à des séries audiovisuelles toujours plus convaincantes et réussies l'aggravation de la crise qu'ils subissent. « Il est vrai que l'équipement de base des ménages, aujourd'hui, c'est l'eau, le gaz, l'électricité, Internet et Netflix ! », résume Claude Poissenot.

À LIRE
Sociologie de la lecture, de Claude Poissenot, éd. Armand Colin, 190 p., 17,90€.
Voyage au pays des bibliothèques, d'Erik Orsenna et Noël Corbin, éd. Stock, 174 p., 14€.

À VOIR
Livre Paris (ex-Salon du Livre), du 15 au 18 mars, porte de Versailles, pavillon 1 (livreparis.com).

« Les séries, oui, je suppose qu'elles ont endommagé le temps de lecture », constate, un rien dubitatif, Manuel Carcassonne, directeur général des éditions Stock. Qui décrit ainsi la situation actuelle d'une maison d'édition généraliste et de qualité : « Le fossé se creuse toujours davantage entre d'un côté la littérature populaire, voire très grand public, que beaucoup d'éditeurs traditionnels ne savent pas vraiment faire, et de l'autre une littérature exigeante, pointue, à laquelle la critique et

LES FRANÇAIS ET LA LECTURE

Le sondage CNL/Ipsos a été réalisé du 11 au 22 janvier, auprès de mille personnes de 15 ans et plus.

CEUX QUI LISENT

88 % se déclarent lecteurs (contre 85 % en 2017), dont 91 % des 15-24 ans et 96 % des 65 ans et plus.

Ils lisent

« un peu » (28 %), « moyennement » (36 %), « beaucoup » (24 %), « pas » (12 %).

La proportion de ceux qui déclarent lire « beaucoup » est forte chez les femmes (32 %) et les 65 ans et plus (30 %).

31 % des Français sont de « grands lecteurs » (plus de 20 livres par an). Une proportion plus forte parmi les femmes (34 %, et une moyenne de 26 livres lus) et les 65 ans et plus (37 %, et une moyenne de 28 livres).

CE QU'ILS LISENT

92 % ont lu au moins un livre dans l'année.

Parmi les genres, le livre pratique/art de vivre est en tête (56 % des lecteurs), suivi par le roman contemporain (46 %), la bande dessinée (45 %), les livres sur l'histoire (45 %), les dictionnaires et encyclopédies (44 %), le roman policier ou d'espionnage (43 %)... En nette progression : la SF et l'heroic fantasy (30 %), le développement personnel et la psycho (35 %), les mangas et les comics (22 %).

QUAND ILS LISENT

50 % lisent tous les jours ou presque (59 % des femmes et 67 % des 65 ans et plus), 41 % occasionnellement et 9 % ne lisent que pendant les vacances. Pour 44 % de ceux qui lisent quotidiennement

(49 % des femmes), le coucher est le moment privilégié. 31 % empruntent « souvent » ou « de temps en temps » un livre en bibliothèque, 69 % « rarement » ou « jamais ».

POURQUOI ILS LISENT...

La lecture est pour 93 % des gens un loisir. Ils lisent pour le plaisir (64 % en moyenne, et 74 % pour les femmes), pour apprendre (52 %), pour être heureux (30 % en moyenne, et 36 % pour les femmes).

... MAIS NE LISENT PAS D'AVANTAGE

69 % aimeraient lire plus (80 % chez les 15-24 ans). 72 % ne le font pas par manque de temps (80 % chez les 50-65 ans), 63 % parce qu'ils privilégient d'autres loisirs. 66 % des 15-24 ans déclarent qu'ils liraient davantage si les livres étaient plus adaptés à leurs envies.

la librairie restent attentives et qui parvient à conserver ses lecteurs. Le grand problème, c'est l'entre-deux. Les auteurs dits « du milieu », ces écrivains de qualité, dont les ouvrages ne sont pas moins bons qu'ils ne l'étaient avant, mais dont les ventes s'érodent. Mes confrères étrangers dressent le même constat. »

Pour expliquer ce phénomène, Manuel Carcassonne pointe, outre l'effritement structurel du goût pour la lecture, diverses causes : la crise de la presse écrite, et donc le délitement de la force prescriptrice de la critique, que l'influence croissante des libraires n'est pas parvenue à compenser ; l'appétit pour les nouveautés jamais rassasié, tant de la presse que de la librairie et du public, ce qui favorise l'irruption incessante de nouveaux auteurs ; la tendance au « dédagisme » – dont ces nouveaux venus seront victimes à leur tour dans quelque temps... – ; la concurrence de la non-fiction « qui, elle, se porte plutôt bien ». « On doit produire moins, c'est certain. Mais on entend beaucoup dire aussi que les gens ne se retrouvent plus dans ce qui est publié. Alors on cherche tous des solutions. On tâtonne, on essaie. On continue à croire à ce que l'on fait, à être animés par une vraie foi. En même temps, on a le sentiment d'être au seuil entre un ancien monde et un nouveau. On a trop longtemps cru qu'on avait du temps pour se réinventer, mais on avait tort », ajoute Manuel Carcassonne. D'où la création récente, chez Stock, de la collection Arpège, confiée à la jeune éditrice Caroline Laurent, chargée d'y publier des ouvrages plus grand public que ceux de la collection historique La Bleue. Arpège est d'ailleurs née à peu près en même temps que la collection Sygne chez Gallimard, que son responsable, Thierry Larocque, issu du secteur jeunesse et bande dessinée, souhaite un « un espace pour des voix neuves, souvent venues d'autres disciplines, des sciences humaines à la bande dessinée, en passant par la musique ou le cinéma »...

Plus que le contenu des livres, c'est la difficulté à en faire parler que préfère souligner Olivier Frébourg, patron des éditions des Equateurs, qu'il a créées en 2003 : « Bien sûr, l'addiction toujours plus grande aux écrans, chronophages, la disparition de l'oisiveté et de la contemplation dans nos vies pèsent sur la disponibilité pour la lecture. Les ouvrages littéraires com-

plexes n'auraient plus leur place ? Regardez le succès immense du Lambeau, de Philippe Lançon, ou celui d'Un été avec Homère, le livre de Sylvain Tesson paru l'an dernier et qui est peut-être l'ouvrage le plus érudit et empli de références que j'aie jamais publié. Mais, pour que le public sache qu'un livre existe et peut l'intéresser, il faut des relais. Quand ceux-ci fonctionnent, ça ne va pas trop mal. Quand ils flanchent, nous souffrons. Avant, lorsqu'un livre paraissait, beaucoup d'articles concentrés dans la presse écrite entraînaient l'intérêt de la radio puis celui de la télévision. Aujourd'hui, la critique littéraire pâtit de la suspicion à l'égard des médias. Et si les radios, notamment celles du service public, continuent de faire très bien leur travail, la télévision, elle, est de moins en moins présente sur ce front. » Et l'éditeur de plaider pour « une reconquête militante de la place du livre dans la cité » engageant les pouvoirs publics : des ateliers de lecture et d'écriture dans les collèges et les lycées, la création d'une télévision de service public exclusivement consacrée au livre...

Décrivant la situation présente des lecteurs comme ayant « une appétence pour le livre et la lecture, mais, en termes de temps, contraints à des arbitrages qui se font souvent au profit des autres loisirs », Vincent Monadé préconise notamment une action de l'Etat concentrée sur les jeunes, via « la réintroduction

de la lecture-plaisir au collège, avant que se produise la rupture de l'adolescent avec le livre, vers l'âge de 13 ans ». Pour éviter cela, Claude Poissenot, lui, propose : « En matière de prescription, il faut repenser entièrement les discours des institutions culturelles, en prenant en compte les individus tels qu'ils sont désormais. Les institutions, que ce soit l'école ou les bibliothèques, ne parlent plus aux gens. Seule la relation interpersonnelle fonctionne désormais. Certains professeurs, certains bibliothécaires, certains libraires l'ont compris : quand ils s'adressent à un lecteur potentiel, ce n'est pas en tant que prof, bibliothécaire ou libraire, mais à titre personnel. Notre monde est ainsi aujourd'hui. Riche et passionnant, ouvert et plein de promesses. Mais terriblement compliqué... » ●

1 Livres hebdo n° 1201 du 18 jan. 2019 et n° 1203 du 1^{er} fév. 2019.

2 Rapport Evolution de la diversité consommée sur le marché du livre, 2007-2016, consultable sur le site culture.gouv.fr